

S O M M A I R E

- Actualité religieuse Fin d'un pontificat L Scrosatti p. 1 • Mort du pape A-M Valii p. 4
- Vie spirituelle La Vierge Marie éducatrice de l'espérance J-M. Chastaing p. 7
- Chrétiens en société Voter n'est pas dans le décalogue J-F Thomas sj p. 10
- Témoignage Abandonnée par son mari Raphaëlle Coquebert ... p. 13
- Texte du moine L'infidélité du futur St John Henry Newman ... p. 13
- Les chrétiens et l'Europe tu m'as trompé une fois... Génér. Roure p. 22

ACTUALITÉ RELIGIEUSE

Fin d'un pontificat marqué par un 'changement de paradigme'

Luisella Scrosati <https://lanuovabq.it/it/fine-di-un-pontificato-allinsegna-del-cambio-di-paradigma> 22 avril 2025

En douze ans, François a donné à l'Église une impulsion décisive vers l'auto-sécularisation, qui a bouleversé la figure même du pape, réduit à une voix parmi d'autres dans le débat sur les questions d'actualité.

Le pontificat du premier pape jésuite de l'histoire est arrivé à son terme : la prière de tout le peuple chrétien offrira son suffrage pour l'âme du pontife défunt pendant les neuf jours traditionnels. Depuis la fin de l'après-midi du 13 mars 2013, lorsque François s'est présenté sur la place bondée pour saluer tout le monde d'un simple « bonsoir », plus de douze ans se sont écoulés. Des années au cours desquelles le « changement de paradigme » a démarré sur les chapeaux de roue, mais aussi avec le frein à main serré, compte tenu de la présence d'un Benoît XVI silencieux, mais vigilant.

Ce jeu de forces opposées a été très bien compris lors du Synode sur la famille, qui a donné naissance à la célèbre exhortation post-synodale *Amoris Lætitia*, dans laquelle ceux qui voulaient introduire des éléments de rupture évidents ont dû se contenter de les faire passer dans les notes. Puis vinrent

les Dubia de quatre cardinaux – Caffarra, Burke, Brandmüller, Meisner – qui n'obtinrent jamais de réponse, signe que le pape voulait poursuivre son chemin sans rendre compte de ses actes, même à ceux qui, en raison de leur nomination au cardinalat, sont plus étroitement liés au pape dans le gouvernement de l'Église universelle. La ligne initiale a toutefois toujours été celle d'une tentative désespérée de montrer une prétendue « continuité » entre le pape allemand et le pape argentin, ...]

Puis ce fut le tour du Synode sur l'Amazonie, avec la tentative très claire de rendre facultatif le célibat sacerdotal, qui a échoué en raison de la publication opportune du livre *Du fond du cœur*, par Benoît XVI et le cardinal Robert Sarah ; puis les encycliques sociales *Laudato si'* et *Fratelli tutti*, un fardeau qui ne sera pas facile à éliminer, divergeant sur de nombreux points de l'enseignement de la doctrine sociale catholique.

Un nouveau synode sur la synodalité devait sceller la « conversion synodale » de l'Église, avec des positions ouvertes sur des questions brûlantes telles que la bénédiction des couples de même sexe, le diaconat féminin, l'exercice de l'autorité dans l'Église ; aspects qui ont provoqué une nouvelle série de Dubia de la part de cinq cardinaux – Burke, Brandmüller, Sarah, Zen, Sandoval. 2021 a été l'année de *Traditionis custodes*, qui a annulé d'un coup de balai l'autre *motu proprio* du pape Benoît XVI, *Summorum Pontificum*, et a révélé une cécité pleine de haine envers des cellules vivantes de l'Église et du rite le plus répandu, jusqu'à il y a quelques années, et parmi les plus anciens de l'Église latine. Ce fut un coup au cœur pour de nombreux catholiques, pratiquants ou non de l'ancien rite, mais aussi pour Ratzinger lui-même, qui avait consacré sa vie à cette réconciliation interne difficile mais indispensable de l'Église.

Avec la mort de Ratzinger, ce fut l'effondrement : après le départ du cardinal Ladaria, la nomination de Fernández à la Congrégation pour la Doctrine de la Foi accéléra encore la dissolution interne du catholicisme, qui atteignit une crise sans précédent avec la publication de la déclaration *Fiducia supplicans*. Cette nomination, ainsi que d'autres nominations d'hommes totalement dépourvus du sens de l'Église, largement idéologisés et caractérisés jusqu'à la moelle par ce que le pape Benoît XVI

avait baptisé « l'herméneutique de la rupture ». Et, dans de nombreux cas, par une conduite morale qui s'avérera tout sauf intègre.

Comme si cela ne suffisait pas, c'est la figure même du pape qui sort en lambeaux de ces années de pontificat. Depuis la première interview « timide » accordée à Eugenio Scalfari, a débuté un pontificat qui s'est déroulé sur la place médiatique, en se conformant à ses canons et à ses attentes, jusqu'au sceau médiatique d'un pontificat qui s'est terminé par les deux dernières apparitions publiques de François, à l'exception des apparitions fugaces et « muettes » en fauteuil roulant de ces derniers jours, respectivement à l'émission de Fabio Fazio et au Festival de Sanremo.

Le successeur de l'apôtre Pierre, qui existe pour confirmer par sa parole franche et réfléchie la foi de ses frères, est devenu omniprésent dans les médias : interviews « officielles » accordées dans l'avion au retour de ses voyages apostoliques et autres interviews moins officielles, apparitions habituelles dans des émissions de télévision, des docu-films et même des messages sur Tik Tok. Le salut éternel, la vie morale et sacramentelle, la personne de Jésus-Christ sont jetés sur la place publique avec des expressions approximatives, des enseignements incomplets, des affirmations trompeuses. Comme lorsque le pape François a inventé que « toutes les religions sont un chemin pour arriver à Dieu », sans plus de précisions, réduisant à néant par ces quelques mots la vérité que seul Jésus-Christ est le salut.

Cette « omniprésence » médiatique a entraîné la conséquence inévitable de toute surexposition : la parole du pape est devenue une parole parmi d'autres, peut-être un peu plus faisant autorité en raison de son ancienneté et de son prestige moral, mais rien de plus. Ce que le public lit ou entend de lui n'est plus considéré comme la parole du successeur de Pierre, qui fait encore résonner aujourd'hui la force de la parole du Seigneur, mais comme l'opinion d'un homme qui se mêle à la cacophonie de tant d'autres voix.

Si le pape ne parle plus pour enseigner la vérité de Jésus-Christ, mais pour s'exprimer à brûle-pourpoint sur les thèmes les plus divers du moment, alors aux yeux des hommes, le sens de la fonction que Dieu lui a confiée au moment de son acceptation s'estompe jusqu'à se cacher derrière le simple

homme qui occupe cette fonction. Le pape « ne doit pas proclamer ses propres idées, mais se lier constamment, ainsi que l'Église, à l'obéissance à la Parole de Dieu, face à toutes les tentatives d'adaptation et d'édulcoration, comme face à tout opportunisme » : ainsi s'exprimait Benoît XVI dans son homélie d'intronisation sur la Chaire romaine : François a fait exactement le contraire. La juste tristesse suscitée par la mort du pape ne doit pas hypocritement effacer cette amère réalité. Pour le bien de l'Église.

L'Église, avec cette surexposition médiatique de François, est-elle désormais perçue comme plus proche de l'homme d'aujourd'hui ? La vérité, dramatique, est autre et il faut avoir le courage de la reconnaître : ce n'est pas « l'Église du Dieu vivant, colonne et soutien de la vérité » (1 Tm 3, 15), mais cette image de l'Église qui subsiste après le « lifting » des critères médiatiques, plus proche d'une modeste organisation spirituelle et humanitaire, utile au système à la mode tant qu'elle lui est docilement fonctionnelle.

Le pontificat de François, qui a fait de la dénonciation de la mondanité son cheval de bataille, a en effet donné une accélération sans précédent à l'auto-sécularisation de l'Église. Prions pour que le nouveau pontife ait la force de la vérité pour opérer un changement de cap décisif.

Mort du pape.

Aldo Maria Valli 21 avril 2025

Des morts, on ne dit pas de mal - chez les âmes civilisées. Mais est-ce dire du mal de préférer aux litanies larmoyantes et consensuellement hagiographiques des médias, venant de gens qui ne connaissent ni de près ni de loin François, et en savent encore moins de la religion catholique, que de distinguer ce qui n'appartient qu'à Dieu et relève du seul secret des âmes, et ce qui relève des faits et gestes posés historiquement constatables, pour se faire une idée raisonnablement réaliste de la personnalité du défunt – qui n'est pas sans conséquence pour le pontificat futur ? Le portrait à chaud d'AM Valli, qui a côtoyé professionnellement comme journaliste de la RAI François, et s'appuie aussi sur la biographie du prof. Zanatta, professeur d'Histoire de l'Amérique Latine à l'Université de Bologne, est bienvenu

J'ai récemment terminé la lecture de Bergoglio. Una biografia politica, le livre que Loris Zanatta, peut-être le plus grand spécialiste italien de l'Amérique latine, a consacré à l'histoire de Jorge Mario Bergoglio, depuis sa naissance en Argentine en 1936 jusqu'à aujourd'hui.

Il me semble significatif que l'évaluation de la vie et de l'œuvre de Bergoglio soit faite en termes politiques. Bergoglio, comme le montre bien le livre de Zanatta, était avant tout un politique, un jésuite qui a vécu sa mission comme le fait un militant.

Militant de quoi ? Pour le comprendre, il faut sortir de notre logique européenne et se plonger dans le monde argentin. Ainsi, la figure de Bergoglio s'impose comme celle d'un péroniste, bien que cette qualification ne dise pas grand-chose en soi, puisqu'il y a eu des péronistes de diverses orientations. Mieux vaut dire : un populiste. Celui qui a toujours fait de l'idée du peuple son fil conducteur. Une idée montée en épingle, en termes politiques, pour accroître son propre pouvoir et son influence, jusqu'à son élection au trône de Pierre à la place de Benoît XVI, avec lequel il n'a jamais eu la moindre affinité. Et comment un populiste argentin aurait-il pu en avoir avec un théologien bavarois ?

La lecture du livre de Zanatta m'a conforté dans l'idée que le mot par lequel on peut résumer la parabole de Bergoglio est avant tout un mot : ambiguïté. En Argentine, on disait : il a mis le clignotant à gauche pour tourner à droite.

Comme monseigneur, puis comme cardinal, et comme pape, il lui est souvent arrivé de prendre ses convictions pour des vérités (Laudato si en est un exemple frappant). Et il ne se sentait pas obligé de fournir des explications.

Cultiver des préjugés dans tous les domaines, y compris l'économie, et les prendre pour des réalités factuelles est devenu une stratégie. Bien prêcher sans être accusé de quoi que ce soit. C'était son secret. Lorsqu'il parlait a braccio, il était imprudent. Les préjugés et le manque de connaissances remontaient à la surface, mais il exploitait la presse frémissante et désireuse de s'accrocher au train de la victoire. En effet, en bon populiste, il a

abondamment utilisé les médias. Mais il est évident que les médias se sont aussi abondamment servis de lui.

Dans sa salade mixte, dans ce flot de paroles qui risquait souvent de devenir bavardage de bar, il y avait une certaine dose de narcissisme. Il aimait être comme il était. Il n'avait aucun complexe. Le populiste se complaît aussi dans sa superficialité. Le politique n'est pas tenu de respecter le principe de non-contradiction.

Zanatta le qualifie de « champion de l'art de mettre les pieds dans des étriers différents ». Contradictoire par programme. « Je voyagerai peu », a-t-il dit humblement au début de son mandat. Puis il a beaucoup voyagé. « Je n'aime pas les interviews », a-t-il déclaré timidement. Puis il a été le plus interviewé.

Caméléon, comme Perón. Le pape du « oui, mais aussi non, non, mais aussi oui », comme je l'ai écrit en des temps insoupçonnables, m'attirant les foudres des bergogliens et de beaucoup d'adorateurs du pape venu du bout du monde.

Incendiaire la nuit, pompier le jour, dit encore Zanatta. Faire plier les faits à ses convictions, telle était la constante. Et certains prétendent encore qu'il y a continuité avec Ratzinger, le limpide et rigoureux professeur allemand !

Il parlait des pauvres. Il en parlait beaucoup. Il voulait une Église pauvre et pour les pauvres. Mais il était essentiellement paupériste et a fait de l'idée de pauvreté (également générique) un drapeau politique.

Il a prêché la miséricorde. Mais il était extrêmement dur envers ceux qui se mettaient en travers de son chemin, envers ceux qui s'y opposaient. Il a fait de la synodalité son étendard, mais il était pape-roi, méprisant même la loi.

J'ai remarqué chez Bergoglio une authentique impulsion totalitaire. Alors qu'ici on le vantait (qu'il est beau, qu'il est bon ce pape venu du bout du monde), je voyais se profiler l'ombre non seulement de Perón mais aussi de Fidel Castro. Même pâte.

Son premier « buonasera » a fait sensation et beaucoup en ont restés en extase. Certains ont senti la tromperie. Nombreux sont ceux qui, en Argentine, ont secoué la tête : le revoilà !

Se faire petit pour se faire fort, pour conquérir le pouvoir. Encore un jugement de Zanatta. Nous l'avons vu quand, au conclave de 2013, il a parlé délibérément peu et délibérément sur un ton résigné. Stratégie. Lorsque l'archevêque de La Havane lui a demandé le texte du discours, il a répondu qu'il n'y en avait pas. Mais le lendemain, il le lui apportait, écrit et imprimé, et l'autorisait à le distribuer.

Plus rusé qu'original, il s'est aussi fait connaître par une ignorance criante. Il a souvent proféré des banalités, mais dans le monde de la banalité, ceux qui agissent ainsi sont applaudis.

Face à une analyse minutieuse, ses exercices rhétoriques, de l'économie à la liturgie (qui n'a jamais été un sujet intéressant pour lui de toute façon, sauf en termes de tactique ecclésiastique) ne tenaient pas la route. Mais qui s'en souciait ? L'heure n'était pas à l'analyse approfondie.

Immédiatement après l'élection, en 2013, j'ai été son invité pour une journée, à Sainte Marthe. Il semblait heureux, pas du tout effrayé par la tâche. Il souriait, il était bavard. Il était clair qu'il avait le sens des relations interpersonnelles. J'étais journaliste, le vaticaniste de Tg1. Il m'a montré comment il vivait sa vie de tous les jours, mais il a dit non à la caméra. Il m'a captivé. Sa piété populaire (dévotion à Saint Joseph) me paraissait authentique. Il m'a semblé que je n'étais pas devant le nouveau pape, mais devant le recteur d'un séminaire. Il ne possédait pas la gravitas. Sympathique ? Oui, je l'ai trouvé sympathique. J'ai vécu une journée aliénante. Avait-il voulu me manipuler ?

En Argentine, on dit que rien ne ressemble plus à un péroniste qu'un jésuite. Aujourd'hui, nous disons adieu au jésuite péroniste ou, si vous préférez, au péroniste jésuite. Les caudillos populistes ne laissent souvent que des décombres derrière eux.

VIE SPIRITUELLE

La Vierge Marie, meilleure éducatrice à l'espérance

Jean Michel Castaing Aletea

À notre monde en quête d'espérance, la Vierge Marie est d'un grand secours. Pour avoir traversé la plus profonde des épreuves de toute l'histoire humaine, elle enseigne que seul Dieu est la source de l'espérance qui ne déçoit jamais.

Notre monde occidental a perdu l'espérance. Adolescents victimes d'éco-anxiété, chrétiens qui se demandent comment ils pourront transmettre la foi à leurs enfants, hommes politiques qui peinent à mobiliser les citoyens sur un projet commun pour notre pays, pessimisme des Français qui pensent que le déclin est inévitable, quand ils ne souscrivent pas à la thèse de la décadence irrévocable : les indicateurs du manque d'espoir sont nombreux, variés et insistants. Dans ces conditions, les disciples du Christ ont leur mot à dire avec la vertu d'espérance qui est l'une des trois vertus théologales avec la foi et la charité. Encore faut-il qu'ils vivent eux-mêmes de cette vertu. C'est ici que le secours de la Vierge s'avère précieux et fondamental.

Elle nous ramène à la source de l'espérance

En cette période où la foi est en fort déclin et où certains prophétisent la disparition du christianisme, pourquoi en appeler à la mère du Christ dans cette crise dont la résolution semble impossible ? Précisément parce que la Vierge nous ramène à la source même de l'espérance : Dieu lui-même ! Notre mère du ciel nous délivre cette leçon de première importance : c'est à Dieu qu'il faut en appeler dans les cas les plus désespérés en apparence.

Autrement dit, l'espérance est une vertu « théocentrée », une vertu qui a Dieu pour source, centre et but. C'est Lui que nous devons prier, c'est en Lui que nous devons espérer avant même de chercher des consolations ou des moyens humains. Or, si la Vierge est capable de nous tourner vers la source divine de l'espérance, d'opérer en nous un recentrement spirituel et théologique, c'est parce qu'elle est passée, dans son existence terrestre, par le plus formidable trou d'air de l'histoire humaine : la mort du Fils qui soutenait, en tant que Parole de Dieu, le monde. La Vierge a connu cet instant inouï où la source de la vie a été mise à mort. Et elle a continué à croire ! Il n'existera plus jamais dans l'histoire d'exemple plus remarquable d'héroïcité de la foi ! À ce titre, Marie est bien placée pour nous éduquer à surmonter les épreuves touchant l'obscurcissement de la foi.

Elle a connu le trou d'air le plus vertigineux de l'histoire

La perte qu'a subie Marie sur le Calvaire est incommensurable. Certes, elle sait obscurément que c'est au bénéfice des hommes que Jésus a donné sa vie. Toutefois, cela n'empêche pas sa douleur d'être « immense comme la mer » (Lm 2, 13), à la mesure de l'être qu'elle a perdu : Jésus, le Messie et Fils de Dieu. Autrement dit, la Vierge n'a pas attendu de Dieu, le Samedi saint, lendemain de la crucifixion de Jésus, une consolation à hauteur d'homme, une demi-mesure susceptible d'atténuer provisoirement son deuil. La Vierge savait que la réponse de Dieu serait à la hauteur de ce que représentait Jésus pour Lui. Par sa foi, la mère du Christ sait que Dieu proportionne toujours son Salut à la situation qui le requiert. Or, avec la mort de Jésus, c'est l'édifice du monde qui a tremblé sur ses bases.

En effet, le Christ, homme parfait, était le seul à pouvoir justifier le monde et les hommes qui le peuplent. La Vierge connaissait son fils et avait reconnu en lui le Sauveur universel. Aussi Dieu ne pouvait-il pas ne pas répondre à l'importance incommensurable de sa mort par un mystère qui ne le céderait en rien à la dimension vertigineuse de celle-ci : ce sera la Résurrection. La portée de celle-ci enveloppe toute l'histoire humaine parce qu'elle est la réponse à l'événement inouï du Calvaire. Le Samedi saint, la Vierge a l'intuition de cette vérité. Voilà pourquoi elle confie toute son espérance à Dieu.

La force de s'en remettre à Dieu

En ces temps d'incroyance, le croyant qui se tient aux côtés de Marie retrempe sa vertu d'espérance dans les eaux de son baptême par lequel il est ressuscité avec le Christ. Il n'est plus question ici de psychologique, de stage de remise en forme spirituelle ou de méditation. C'est d'abord à Dieu, à Celui qui ne change pas, qui ne devient pas, qui ne fluctue pas mais qui demeure à jamais, que la Vierge nous conseille d'en appeler. Les hommes d'aujourd'hui sont titillés par la tentation de tout attendre de leurs efforts, de leurs projets, de leur ingéniosité.

Cependant, l'apostasie de grande ampleur que nous traversons actuellement est un moment historique qui n'est pas à la mesure humaine. Il s'agit d'un fait massif dont Dieu seul sera en mesure d'inverser le cours, de

même qu'il fut le seul à changer le destin de Jésus de Nazareth en le ressuscitant d'entre les morts. Telle est la leçon d'espérance de la Vierge du Samedi saint. Et il ne s'agit pas là d'un savoir théorique : Marie a payé de sa personne avant de nous l'enseigner. Telle est la Femme auprès de laquelle le chrétien ressourcera avec profit son espérance, pour lui comme pour la collectivité tout entière.

CHRÉTIENS EN SOCIÉTÉ

Voter n'est pas un commandement inscrit dans les tables de la Loi

Jean-François Thomas sj 5 avril 2025

Le RP J-F. Thomas, jésuite, a été interrogé par Michel Janva à propos de son dernier ouvrage, *La France en son âme*, paru récemment aux éditions Via Romana.

Pourriez-vous présenter ? Nous vous voyons régulièrement dans l'émission Les Belles figures de l'Histoire sur CNews, mais vous avez été, je crois, missionnaire ?

Comme jésuite, j'ai été amené à vivre dans plusieurs pays, soit au cours de ma formation, soit ensuite en effet dans un contexte missionnaire, notamment en Roumanie et aux Philippines. D'abord essentiellement consacré à l'enseignement de la philosophie, je me suis ensuite attaché, toujours dans une démarche spirituelle, à l'action en faveur des enfants pauvres, des enfants des rues et des bidonvilles, ceci en Asie. Depuis mon retour en France, je partage mon temps entre l'écriture, la direction spirituelle, la distribution des sacrements dans le rite antique. L'important n'est jamais ce que l'on fait. S'identifier totalement à une tâche ou une mission en particulier est très dangereux car il existe alors des risques de vanité, de superficialité ou d'activisme, travers si répandus dans le clergé. Je préfère la souplesse qui est la caractéristique de la vocation dans la Compagnie de Jésus, saint Ignace de Loyola ayant compris très tôt la

nécessité de répondre aux besoins de la sainte Église tels que définis par le Souverain Pontife.

Dans votre ouvrage, vous semblez condamner toute participation électorale. Faut-il réellement cesser de voter et fuir tout engagement politique ?

Mon engagement n'est pas politique, pas plus que ma réflexion, sans doute rapide. Beaucoup de voix aujourd'hui dans l'Église affirment que de ne pas voter est un péché mortel. Il ne me semble pourtant pas que ce commandement soit inscrit dans les tables de la Loi ancienne ou nouvelle. Un vote serait utile s'il s'agissait de choisir le bien contre le mal. Or, de nos jours, tous les partis politiques se retrouvent opposés à ce qui, pour un catholique, est non négociable, notamment le respect absolu de la vie humaine de sa conception à sa fin naturelle. Le fait que le régime républicain, de façon unanime, ait inscrit dans la Constitution l'avortement comme un droit inaliénable est un motif suffisant pour ne pas entrer dans le labyrinthe électoral. Je suis très 'bloyen' [=accordé aux vues de Léon Bloy, écrivain catholique du XIX^e] lorsqu'il écrit que « le suffrage universel c'est l'élection du père de famille par les enfants. » (dans 'Le Vieux de la montagne') Cela n'empêche pas bien sûr l'engagement au service du bien commun, sans pour autant être élu et sans épouser les vices d'un système pervers. Bernanos parlait de ces acteurs politiques comme « de petits prélats intrigants, d'une bassesse à écoëurer. » (dans 'L'Imposture'). Il y a risque de perdre son âme en se jetant dans cette fosse à crocodiles.

Vous qualifiez la démocratie de nouvelle religion. Ne peut-on donc pas être catholique et démocrate (ou démocrate-chrétien) ?

Tout dépend de la définition et du contenu de la démocratie. La démocratie athénienne et les républiques de Venise ou de Gênes sont bien éloignées de la démocratie héritée de la Révolution ou des démocraties populaires de Chine ou de Corée du Nord. La démocratie est un fourre-tout et elle affiche désormais des promesses trompeuses. Là encore, je résonne avec Bernanos : « Lorsqu'un grand Roi, devant toute sa cour, fait signe à la servante de venir s'asseoir avec lui sur son trône, ainsi qu'une épouse bien-aimée, il est préférable qu'elle n'en croie pas d'abord ses yeux, ni ses

oreilles, et continue à frotter les meubles. » (Dialogues des Carmélites)
Quant aux « démocrates-chrétiens », leur sort a été vite réglé dans les pays où ils furent un temps puissants, comme en Italie ou en Allemagne : ils ont été peu à peu parasités et ont perdu toute ferveur chrétienne, ne défendant plus aucune vertu mais épousant le monde ambiant.

Dans un entretien récent, Mgr de Moulins-Beaufort, archevêque de Reims, déclare que "le Christ n'a pas fondé l'Eglise catholique pour créer des Etats catholiques, ni même une société catholique". Qu'en pensez-vous ?

Un évêque peut avoir des opinions personnelles mais ces dernières n'ont pas force de foi. À lire la prédication publique de Notre-Seigneur, il ressort pourtant bien que le Sauveur nous demande de transformer le monde en évangélisant et en baptisant. Il est le Christ Roi et tout lui appartient. L'Eglise est justement cet « État catholique » que le Maître a bien fondé, comme le rappelle en d'autres termes Pie XI dans Quas primas, l'encyclique sur le Christ-Roi. Et Léon XIII, dans Annum sacrum, avait déjà précisé : « Son empire [du Christ] ne s'étend pas exclusivement aux nations catholiques ni seulement aux chrétiens baptisés, qui appartiennent juridiquement à l'Eglise même s'ils sont égarés loin d'elle par des opinions erronées ou séparés de sa communion par le schisme; il embrasse également et sans exception tous les hommes, même étrangers à la foi chrétienne, de sorte que l'empire du Christ Jésus, c'est, en stricte vérité, l'universalité du genre humain. » Pour que cet empire demeure et croisse visiblement, des générations de chrétiens, dans les siècles passés, ont bien compris qu'il fallait mettre la main à la pâte en essayant de donner à leurs pays, à leurs royaumes, des structures et des lois qui les transforment en « société catholique ». Tels furent, par exemple, le royaume des Francs créé par Clovis le baptisé catholique, l'empire de Charlemagne, le siècle de saint Louis etc. Aucune société n'est parfaite, mais certaines ont essayé d'échapper le plus possible à la médiocrité et au mal en vivant des principes catholiques. Considérer que seul César doit régner n'est pas conforme à ce que Dieu veut. Et faire son deuil d'une société chrétienne, par lâcheté, par souci de se conformer au monde et de rendre à César ce qui est à César n'est jamais digne d'un disciple qui ne doit servir que le Maître •

TÉMOIGNAGE

Abandonnée par son mari, elle implore le Ciel et met tout en œuvre pour reconquérir l'infidèle

De Raphaëlle Coquebert sur le site des accueils Louis et Zélie 21 décembre 2024
<https://www.accueillouisetzelie.fr>

Après 20 ans de mariage et trois enfants, Louis se prend de passion pour une autre femme que la sienne et quitte le domicile conjugal. À terre, son épouse Sophie implore le Ciel de l'aider et met tout en œuvre pour reconquérir l'infidèle.

C'était en 2012. Nous avions 20 ans de mariage au compteur durant lesquels il nous était déjà arrivé de peiner à communiquer l'un avec l'autre. Pour y remédier, nous avons eu besoin de nous tourner vers un mouvement proposant des échanges en profondeur entre couples : la branche Couples et Familles de Fondacio. Nous avons tous deux un parcours de foi avec des hauts et des bas -pas toujours synchronisés- sans être très pratiquants ; mais qui mieux que l'Eglise pour aider à prendre soin de son mariage ? Fondacio donne des clés afin d'instaurer un dialogue de qualité entre maris et femmes et propose des soirées d'échange mensuel avec d'autres couples : nous en tirons un réel bienfait.

Mon mari travaillait à Paris trois jours par semaine, voyageait beaucoup. Insensiblement, nous nous éloignons l'un de l'autre. C'est alors qu'il a rencontré quelqu'un lors d'un déplacement professionnel... En quelques mois, les liens avec cette femme se sont resserrés. Il parlait de cette collaboratrice avec tant d'enthousiasme que j'ai commencé à sentir planer une menace sur notre famille. Le choc de ce pressentiment m'affectait jusqu'aux tréfonds de mon être. Mais face à l'attitude fuyante de mon mari, je ne savais comment me comporter : j'étais au trente-sixième dessous.

C'est alors que je me suis rapprochée du Ciel : tout en étant croyante, je ne prenais pas le temps de prier, de m'asseoir pour un cœur à cœur silencieux avec Dieu. Tandis que là, j'ai... comment dire ? littéralement plongé dans la prière. Oui, c'est ça : plongé. Si bien que j'ai éprouvé le besoin

de faire une retraite : au cours de cette « Marche des Mères », week-end entre femmes organisé par la Communauté de l'Emmanuel , j'ai reçu cette parole de l'Ancien Testament (Ézéchiél 36:26) : « *J'ôterai de votre chair le cœur de pierre, je vous donnerai un cœur de chair.* » Ma conversion était en marche.

Pâques est arrivé. Nous étions tous en famille avec nos trois filles -entre 13 et 20 ans. Ma souffrance était visible. Je me sentais trahie, mais n'osais aborder le sujet de front avec mon mari. On peut dire que cette semaine-là, j'ai vécu ma Passion à moi, en union avec celle du Christ.

Enfin, le dimanche de la divine Miséricorde [premier dimanche qui suit la fête de Pâques, NDRL], j'ai crevé l'abcès. Nous avons eu un échange en vérité avec Louis, qui a reconnu les faits. A nouveau, je me suis raccrochée à ma foi : j'ai commencé une neuvaine à saint Joseph et suis allée me confesser.

Ce qui m'a donné la force nécessaire pour aller trouver mon mari quelques jours après et lui demander pardon pour tous mes manquements. J'ai eu cette grâce de pardonner dès le début, comme pour remettre les compteurs à zéro. Hélas, lui était comme ailleurs, dans une bulle très loin de moi. Il m'a annoncé vouloir quitter la maison.

C'est vraiment ma foi qui a été ma bouée de sauvetage : un livre bouleversant de méditations écrit par un pasteur protestant ainsi que la contemplation d'une image du Christ trouvée sur le net, celle du tableau miséricordieux de Cracovie. Je n'avais pas l'habitude de prier le chapelet, ni de faire des neuvaines. Je les ai enchaînés pour tenir. Car j'étais au plus bas, ne dormais plus, maigrissais à vue d'œil...

Tandis que mon mari se préparait à nous quitter -nous faisons chambre à part-, j'ai été trouver sa famille (ses parents, sa sœur, sa cousine) : ils n'en revenaient pas. Louis, cet homme si sage qui n'avait jamais déraillé du droit chemin ! Tous m'ont soutenue, nous avons même fait ensemble une neuvaine à la Divine Miséricorde durant laquelle j'ai ressenti une vraie compassion pour mon mari, et même pour elle... Je me suis accrochée à cette dévotion à la Divine Miséricorde.

Le 2 mai, jour de nos 20 ans de mariage, j'ai eu une nouvelle conversation avec mon mari. Même s'il restait silencieux, je le sentais touché par mes paroles. Il m'a même offert un petit bijou. Du reste, il était respectueux, on ne s'est jamais disputé -sauf le jour de son départ. Il n'y avait pas de colère, c'était calme et douloureux.

Paradoxalement, je sentais que je devais prendre les armes, qu'il y avait un combat à mener et que je pouvais remporter la victoire. C'était de l'ordre du combat spirituel.

Je lisais tous les jours la Parole du Christ, et au plus profond de moi, j'étais en paix. A plusieurs reprises, j'ai eu le sentiment que la Vierge Marie me prenait sous son manteau.

En juillet, nous avons maintenu notre semaine de vacances familiales au Maroc. Drôle de situation... Au mois d'août, je suis partie en Pologne sur les traces de saint Jean-Paul II et de sœur Faustine : c'était comme un appel auquel j'ai consenti. J'ai déposé des intentions de prière pour notre couple et tous les couples en souffrance dans moult sanctuaires de Pologne ! Là-bas, un homme inspiré m'a dit que je recevrais de grandes grâces : en effet, je suis rentrée de ce pèlerinage emplies de confiance et de paix.

Pourtant, depuis son logement parisien, Louis ne donnait plus de nouvelles. Mais je pressentais que quelque chose se passait. Chaque année nous faisons une randonnée en famille fin août, que nous avons aussi maintenue : je sais, c'est surréaliste !

Les jours qui précédaient ces retrouvailles, j'ai crié vers le Ciel. J'étais à bout de forces. Et le miracle s'est produit : un matin, mon mari s'est senti incapable de travailler et comme poussé à aller prier devant le Saint-Sacrement. Il s'est rendu à la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre : là, il a fondu en larmes et pris la décision de rentrer, pour ses enfants. Il commençait à sortir de sa bulle, à être en manque de sa famille et de ses amis.

Un combat spirituel de taille s'est joué en lui ce jour-là. Le soir même, il a rompu avec cette femme et m'a adressé un SMS :

« Je rentre à la maison. »

Il est rentré en effet le 10 août, le jour de sa fête. Le plus beau jour de ma vie.

Le chemin de reconstruction a été long. Louis m'a confié qu'il n'aurait pas regagné le foyer s'il n'y avait pas eu mon pardon. Il se savait accueilli sans réserve. Mais son combat spirituel n'était pas terminé. Il a duré jusqu'à Pâques de l'année suivante, où il a reçu la grâce d'être guéri de sa passion amoureuse pour cette femme.

L'histoire ne s'arrête pas là. En guise de réconciliation, nous sommes partis en vacances en amoureux à Séville. J'avais alors 45 ans et mon retour à Dieu m'avait conduit à retirer le stérilet que je portais. Et je suis tombée enceinte... alors que notre dernière fille avait 13 ans ! Sur le moment, Louis a mal réagi, il s'est senti piégé. Mais moi j'avais l'intuition dès le départ que ce serait un fils, le fils dont il rêvait ! Et c'est ce qui s'est passé. Nous avons été comblés de grâces, car tout s'est déroulé pour le mieux, ce qui n'était pas gagné, vu mon âge.

Dès lors, mon mari a vécu comme moi une vraie conversion spirituelle [...] Ensemble nous avons choisi de rendre ce témoignage public. A l'été 2020, nous avons rejoint la Communion Priscille et Aquila -mouvement de couples. Nous voulons donner de l'espérance à ceux qui sont mal-en-point : leur dire qu'avec la grâce de Dieu, tout est possible ! Tout.

NB : Si comme Sophie, vous traversez des turbulences dans votre couple, n'hésitez pas à prendre rendez-vous au sein de l'Accueil Louis et Zélie le plus proche de chez vous.

LE TEXTE DU MOIS

L'infidélité à venir

John Henry Newman • traduction abbé Lotte

Sermon prêché lors de l'ouverture du séminaire St Bernard le 2 oct. 1873

Faith and Prejudice John Henry Newman 1957 by Burns & Oates, London

Ce n'est pas une occasion banale de gratitude envers le Donateur de tout bien, le Divin Chef de l'Église, qui a conduit notre T. Rév. Père, évêque de ce diocèse, à nous appeler ce matin de nos différentes maisons à venir ici. C'est avec une joie non habituelle, sans paroles ordinaires de réjouissance et de félicitations aux lèvres, que tant de ses prêtres et de ses fervents laïcs le

rencontrent ici aujourd'hui en réponse à son invitation. Enfin ce séminaire est terminé et occupé, ce qui a été pendant de si longues années une vision de son esprit et le sujet de ses prières et de ses efforts. Il y a des années et des années, je l'ai entendu dire qu'il ne pourrait jamais connaître le repos jusqu'à ce que la miséricorde de Dieu lui permette d'accomplir cette grande œuvre, et Dieu a entendu ses prières persévérantes et béni ses efforts inlassables. Je puis dire avec vérité qu'avant même la naissance de certains d'entre vous, mes chers frères, ou du moins depuis le temps où vous étiez au berceau, lui, en tant que pasteur en chef de ce diocèse, alors que vous ne le connaissiez pas, s'était engagé dans cette grande entreprise dont, par la grâce impénétrable de Dieu, vous bénéficiiez des bénéfices, sans y avoir apporté vos propres labeurs.

C'est en effet un grand événement dans ce diocèse, un grand événement, je puis dire, dans l'histoire des catholiques anglais, que les injonctions des conciles œcuméniques, la tradition de l'Église, le désir du Souverain Pontife, se réalisent enfin parmi nous, et que le trône de l'évêque soit érigé pas simplement dans une demeure de brique ou de pierre, mais au milieu de ceux en qui le Christ doit être formé par son enseignement, afin qu'ils puissent être à leur tour l'édification, et la lumière et la force de la génération qui viendra après lui.

Cette transmission de la vérité de génération en génération est évidemment la raison directe de l'institution des séminaires pour l'éducation du clergé. Le christianisme est une idée religieuse unique. Surhumaine par son origine, elle se distingue de toutes les autres religions. Tout comme l'homme diffère du quadrupède, de l'oiseau ou du reptile, le christianisme diffère également des superstitions, des hérésies et des philosophies qui l'entourent. Il possède une théologie et un système éthique qui lui sont propres. C'est là son idée indestructible. Comment pouvons-nous garantir et perpétuer en ce monde ce don d'en haut ? Comment préserver pour le peuple chrétien ce don si spécial, si divin, si facilement caché ou perdu au milieu des mensonges imposants dont le monde regorge ?

La disposition divine est la suivante. Chaque cercle de chrétiens a son propre prêtre, qui est le représentant de l'idée divine, auprès de ce cercle,

dans ses aspects théologiques et éthiques. Il enseigne à son peuple, il catéchise ses enfants, les amenant tous et toutes à cette forme de doctrine qui est la sienne. Mais l'Église est composée de nombreux cercles de ce type. Comment pouvons-nous assurer qu'ils puissent tous parler une seule et même doctrine ? et qu'elle soit la doctrine des Apôtres ? Eh bien voilà : par la règle que leurs prêtres respectifs doivent à leur tour tous être instruits à partir d'un seul et même centre, à savoir leur Père commun, l'évêque du diocèse. Ils sont instruits dans une seule école, c'est-à-dire dans un seul séminaire ; sous la règle, par la voix et l'exemple de celui qui est l'Unique Pasteur de tous ces groupes ou cercles de chrétiens, dont ils seront tous, dans les temps à venir, les enseignants. La doctrine catholique, la morale catholique, le culte et la discipline catholiques, le caractère, la vie et la conduite chrétiennes, tout ce qui est nécessaire pour être un bon prêtre, ils l'apprennent tous et chacun de cette école religieuse, qui est la préparation désignée aux offices ministériels. De même que les jeunes sont préparés à leur vocation laïque par des écoles et des professeurs qui enseignent ce que leur vocation exige, de même qu'il existe des écoles classiques, des écoles commerciales, des professeurs pour chaque profession, des professeurs des divers arts et sciences, ainsi les ministres sacrés de l'Église sont constitués véritables représentants de leur évêque lorsqu'ils sont nommés à la charge du peuple chrétien, parce qu'ils sont issus d'un même centre d'éducation et de la tutelle d'un même chef.

C'est pourquoi saint Ignace, évêque martyr d'Antioche, au premier siècle de l'Église, parlant de la hiérarchie ecclésiastique, et comparant l'union des ordres sacrés avec l'évêque, la voit comme une harpe en parfait accord. Il dit dans son épître aux Éphésiens : « Il vous convient d'être d'accord avec l'esprit de votre évêque, comme vous le faites d'ailleurs. Car votre estimable corps de clergé, digne de Dieu, est en parfaite harmonie avec votre évêque, comme les cordes de la harpe. C'est pourquoi, dans votre unanimité et votre charité concordante, Jésus-Christ est-il chanté. Et un à un vous prenez votre part au chœur, afin de chanter d'une seule voix par Jésus-Christ au Père qu'Il puisse entendre vos requêtes » (ad Eph. 4).

Et si en tout temps cette simple unité, cette parfaite entente des membres avec la Tête, est nécessaire à la saine action de l'Église, elle l'est surtout en ces temps périlleux. Je sais que tous les temps sont périlleux et qu'à chaque instant, les esprits sérieux et anxieux, soucieux de l'honneur de Dieu et des besoins de l'homme, sont enclins à considérer qu'aucun moment n'est aussi périlleux que le leur. À tout moment, l'ennemi des âmes attaque avec fureur l'Église qui est leur véritable Mère, et du moins menace et effraie lorsqu'il échoue à faire du mal. Et tous les temps ont leurs épreuves particulières que d'autres n'ont pas. Et jusqu'à un certain point, j'admets qu'il y avait certains dangers spécifiques pour les chrétiens à certaines autres époques, qui n'existent pas de notre temps. Sans nul doute, et en admettant toujours cela, je pense encore que les épreuves qui nous attendent sont telles qu'elles effrayeraient et donneraient le vertige même à des cœurs aussi courageux que ceux de saint Athanase, saint Grégoire I^{er} ou saint Grégoire VII. Et ils avoueraient que, si sombre que soit pour eux la perspective de leur propre époque, la nôtre a une obscurité d'une nature différente de toutes celles qui l'ont précédé.

Le péril particulier du temps qui nous attend est la propagation de ce fléau de l'infidélité, que les Apôtres et notre Seigneur lui-même ont prédit comme la pire calamité des derniers temps de l'Église. Et au moins une ombre, une image typique des derniers temps, est en train de recouvrir le monde.

Je ne veux pas prétendre que ces temps sont les derniers, mais qu'ils ont eu la prérogative maléfique de ressembler à cette époque la plus terrible, dont il est dit que les élus eux-mêmes y seront en danger de succomber. Cela s'applique à tous les chrétiens du monde, mais il me revient en ce moment où je m'adresse à vous, mes chers frères qui êtes en train d'être formés pour notre propre sacerdoce, de voir comment cela pourrait probablement s'accomplir en ce pays.

1. Et premièrement¹ il est évident que, même si les divers corps religieux et sectes qui nous entourent selon la permission de Dieu ont fait un mal incalculable à la cause de la vérité catholique en s'opposant à nous, ils nous ont jusqu'à présent rendu de grands services en nous protégeant et en nous

¹ Dans le manuscrit, il y a une note « sur l'infidélité d'abord ».

mettant à l'abri des assauts de ceux qui croyaient moins que eux-mêmes ou qui ne croyaient rien du tout. Pour prendre un exemple, les miracles reconnus des saints ne sont pas plus merveilleux que les miracles de la Bible. Or, l'Église d'Angleterre, les Wesleyens, les dissidents et même les unitariens ont défendu les miracles de la Bible et ont ainsi accordé une protection indirecte aux miracles de l'histoire ecclésiastique. Bien plus, certains de leurs théologiens ont soutenu certains miracles ecclésiastiques, comme l'apparition de la Croix à Constantin, le feu souterrain lors de la tentative de Julien de construire le Temple juif, etc. Et de même encore les doctrines de la Sainte Trinité, de l'Incarnation, de l'Expiation, etc., bien qu'aussi étranges à la raison que les doctrines catholiques qu'ils rejettent, ont été soutenues par beaucoup de ces confessions avec plus ou moins de pénétration, et ainsi n'avons nous pas été attaqués lorsque nous les avons enseignées. Mais dans les années à venir, ces corps séparés auront fort à faire pour être capables de défendre leurs propres professions dogmatiques. La plupart d'entre eux, presque tous, donnent déjà des signes de l'apparition de la peste chez eux. Et au fur et à mesure que le temps passe, lorsqu'il y aura une crise et un tournant pour chacun d'eux, alors on découvrira que, au lieu que leur position soit en quelque sorte une défense pour nous, elle se retrouvera aux mains de l'ennemi. Un reste peut bien être fidèle à leur lumière, comme le grand corps novatien se tenait aux côtés des catholiques et souffrit avec eux pendant les troubles ariens, mais c'est en vain que nous chercherons cette sauvegarde dans ce qu'on peut appeler l'orthodoxie de ces communions protestantes, dont nous avons profité jusqu'à présent.

2. Encore une fois, un autre désavantage résultera pour nous de notre croissance même en nombre et en influence dans ce pays. La religion catholique, quand elle a un cours libre, doit toujours être une puissance dans un pays. C'est la simple conséquence de son origine divine. Tant que les catholiques étaient peu nombreux et opprimés par leurs incapacités [juridiques], ils étaient tolérés et ils vivaient en paix. Mais maintenant que ces incapacités ont été levées et que les catholiques sont de plus en plus nombreux, il est impossible qu'ils n'entrent pas en collision avec les opinions, les préjugés, les objectifs d'un pays protestant, et cela sans faute

d'aucun côté - sauf que le le pays est protestant. Aucune des deux parties ne comprendra l'autre, et alors les vieux griefs historiques que ce pays a contre Rome renaîtront et tourneront à notre désavantage. Il est vrai que notre époque est bien plus douce, bienveillante et généreuse que les âges précédents, et les Anglais, dans leur état ordinaire, ne sont pas cruels, mais ils peuvent facilement être amenés à croire que leur générosité peut être abusée de notre part, qu'ils n'ont pas été sages de libérer ceux qui en fait sont leurs ennemis mortels.

Et ce sentiment général de peur à notre égard peut être tel que, même avec une apparence de raison, il retourne contre nous, une fois encore, même des esprits généreux, de sorte que sans faute de notre part, mais par l'antagonisme naturel d'une religion qui ne peut changer avec le nouveau cours politique dans lequel le monde entier se moule progressivement, il peut nous placer dans des difficultés temporelles dont nous n'avons aucune idée actuellement.

Et on ne peut nier qu'une telle calamité menace en ce moment même le monde politique. Il y a beaucoup d'hommes influents qui pensent que les choses ne sont pas encore mûres pour une telle mesure, mais qui attendent avec impatience le moment où l'un ou l'autre grand parti politique de l'État pourra crier lors des élections d'un nouveau Parlement, qu'ils proposent de diminuer l'influence des catholiques et de circonscrire leurs privilèges. Quoi qu'il en soit, deux choses, je pense, sont claires : nous deviendrons de plus en plus des objets de défiance de la part de la nation dans son ensemble, et nos évêques et prêtres seront associés dans l'esprit des hommes aux actes politiques de catholiques étrangers, et seront considérés comme les membres d'un unique parti répandu dans tous les pays - ennemi, pensera-t-on, de la liberté civile et du progrès national. Nous risquons ainsi de souffrir de désavantages qui n'ont pas pesé sur l'Église catholique depuis l'époque de Constantin.

3. Je le répète, lorsque les catholiques constituent un petit groupe dans un pays, ils ne peuvent pas facilement devenir une cible pour leurs ennemis, mais notre perspective, en cette période qui nous attend, est que nous serons si nombreux que nos intérêts ne pourront pas être cachées, et en

même temps, si peu protégés que nous ne pourrions que souffrir. Aucun grand organisme ne peut être à l'abri de scandales dus à la mauvaise conduite de ses membres. À l'époque médiévale, l'Église avait ses tribunaux dans lesquels elle enquêtait et corrigeait ce qui n'allait pas, et cela sans que le monde n'en sache grand-chose.

Maintenant, la situation est tout à fait inverse. Avec une population entière capable de lire, avec des journaux bon marché transmettant jour après jour les nouvelles de chaque tribunal, grand et petit, dans chaque maison ou même chaumière, il est clair que nous sommes à la merci même d'un seul membre indigne ou d'un faux frère. Il est vrai que les lois sur la diffamation constituent une grande protection pour nous comme pour les autres. Mais les dernières années nous ont montré quel mal peuvent nous faire les simples infirmités, non pas tant que les péchés, d'un ou deux esprits faibles. Il y a une immense curiosité dirigée vers nous dans ce pays, et dans une grande mesure une curiosité méchante, malveillante. S'il y a jamais eu un temps où un prêtre serait un spectacle pour les hommes et les anges, c'est bien celui qui s'ouvre maintenant devant nous.

4. Et ce n'est pas tout. Cette intelligence générale de chaque classe de la société, générale mais superficielle, est le moyen de faire circuler dans la population toutes les fausses représentations que les ennemis de l'Église font de sa foi et de son enseignement. La plupart des mensonges contiennent une part de vérité ; du moins les mensonges qui sont des perversions de la vérité sont ceux qui réussissent le mieux. Encore une fois, quand il n'y a pas de mensonge, vous savez combien la vérité peut paraître étrange à des esprits qui ne la connaissent pas. Vous savez que la vraie religion doit être pleine de mystères – et c'est pourquoi au catholicisme, voire à n'importe quelle profession, n'importe quel groupe d'hommes, s'applique le proverbe selon lequel un fou peut poser cent questions auxquelles un sage ne peut répondre. Sur un grand nombre de points de notre foi ou de notre pratique, il n'est guère possible de répondre aux demandes de renseignements ou aux objections, de manière à les rendre intelligibles ou convaincants. C'est pourquoi l'antipathie populaire envers le catholicisme semble, et semblera de plus en plus, reposer sur la raison, ou

sur le bon sens, de sorte que tout d'abord l'accusation selon laquelle l'Église étouffe la raison de l'homme, semblera vraie à toutes les classes d'hommes, et ensuite, puisqu'il est impossible à des hommes instruits, comme ses prêtres, de croire ce qui est si contraire à la raison, qu'ils doivent être des hypocrites, professant ce qu'ils rejettent dans leur cœur.

5. J'ai encore des choses à dire sur ce sujet. Il y a, après tout, de réelles difficultés dans la religion révélée. Il y a des questions auxquelles nous ne pouvons que répondre : « Je ne sais pas ». Il y a des arguments auxquels on ne peut répondre de manière satisfaisante, en raison de la nature même du sujet, parce que notre esprit, qui peut assez facilement comprendre les objections, n'est pas en mesure, dans son état actuel, de recevoir la vraie réponse. Il se peut même que le langage humain n'ait pas les mots pour l'exprimer. Ou encore, la bonne réponse est peut-être possible, elle est inscrite dans vos livres de théologie et elle vous est connue. Mais les choses sont bien différentes dans l'abstrait et dans le concret. Vous débarquez dans le monde, et tombez sur l'objecteur en chair et en os et sur le questionneur, et vous retrouvez votre réponse balayée par les vents. L'objection vous parvient maintenant avec la force d'un orateur vivant, recommandée par le sérieux et la sincérité avec lesquels il la soutient, avec la simple conviction de sa force et accompagnée de toutes les probabilités collatérales ou antécédentes qu'il accumule autour d'elle. Vous n'êtes pas préparé à ce que son objection fasse partie d'un système de pensée dont chaque partie va dans le même sens et soutient les autres parties. Et il fera appel à un certain nombre d'hommes, amis ou autres, qui sont d'accord avec lui, et chacun d'eux fera appel à lui et à tous les autres pour démontrer que le point de vue et les arguments catholiques ne peuvent tout simplement pas être soutenus. Peut-être que le peu d'effet produit par les arguments que l'on vous a enseignés est tel que vous êtes tout à fait découragé et abattu.

6. Je parle de maux qui, par leur intensité et leur étendue, sont propres à notre époque. Mais je n'ai pas encore parlé de la racine de toutes ces faussetés - racine qui a toujours été cachée, mais qui, à notre époque, est exposée à la vue et avouée sans honte - je veux parler de l'esprit d'infidélité lui-même que j'ai commencé par désigner comme le grand mal de notre

temps, bien que, naturellement, lorsque j'ai parlé de la force pratique des objections que nous entendons et entendrons constamment faire au christianisme, j'ai montré que c'est de cet esprit qu'elles tirent leur plausibilité. La proposition élémentaire de cette nouvelle philosophie si menaçante aujourd'hui est ceci : en toutes choses, nous devons nous appuyer sur la raison, en rien sur la foi, les choses sont connues et doivent être acceptées dans la mesure où elles peuvent être prouvées. Ses défenseurs affirment que toutes les autres connaissances ont des preuves, pourquoi la religion ferait-elle exception ? Et le mode de preuve consiste à aller de ce que nous savons à ce que nous ne savons pas, de faits sensibles et tangibles à des conclusions solides. Le monde a suivi la voie de la foi en ce qui concerne la nature physique, et qu'en est-il résulté ? Il y a trois cents ans encore, on croyait, parce que c'était la tradition, que les corps célestes étaient fixés dans des sphères solides et cristallines, et qu'ils tournaient autour de la terre dans le cours de vingt-quatre heures. Pourquoi cette méthode, qui a fait tant de bien à la physique, ne s'appliquerait-elle pas aussi à la connaissance supérieure que le monde a cru acquérir par la révélation ? Il n'y a pas de révélation venant d'en haut. Il n'y a pas d'exercice de la foi. Voir et prouver est le seul moyen de croire. Ils poursuivent en disant que, puisque la preuve admet des degrés, il n'y a guère de démonstration qu'en mathématiques ; nous ne pouvons jamais avoir une connaissance simple ; les vérités ne sont que probablement telles. Ainsi, la foi est une erreur à deux égards. D'abord parce qu'elle usurpe la place de la raison, ensuite parce qu'elle implique un assentiment absolu aux doctrines et qu'elle est dogmatique, et que cet assentiment absolu est irrationnel. En conséquence, vous trouverez, certainement à l'avenir, et même aujourd'hui, même aujourd'hui, que les écrivains et les penseurs du jour ne croient même pas qu'il y a un Dieu. Ils ne croient pas à l'objet - un Dieu personnel, une Providence et un Gouverneur moral ; et deuxièmement, ce qu'ils croient, c'est-à-dire qu'il y a une cause première ou autre, ils ne le croient pas avec foi, absolument, mais comme une probabilité. Vous me direz que leurs théories circulent dans le monde et qu'elles ne sont pas nouvelles. Non. Des individus les ont émises, mais elles n'ont pas été des idées

courantes et populaires. Le christianisme n'a encore jamais fait l'expérience d'un monde simplement non religieux. La Chine est peut-être une exception. Nous n'en savons pas assez pour en parler, mais songez à ce qu'était le monde romain et grec lorsque le christianisme est apparu. Il était plein de superstitions, mais non pas d'infidélité. Il y avait beaucoup d'incrédulité chez tous les peuples en ce qui concerne leur mythologie, et chez tous les hommes instruits en ce qui concerne le châtiment éternel. Mais il n'y avait pas de rejet de l'idée de religion et de puissances invisibles qui gouvernaient le monde. Lorsqu'ils parlaient du Destin, ils considéraient même qu'il existait un grand gouvernement moral du monde, régi par des lois fatidiques. Leurs premiers principes étaient les mêmes que les nôtres. Même parmi les sceptiques d'Athènes, saint Paul pouvait faire appel au Dieu inconnu. Même à la population ignorante de Lystres, il pouvait parler du Dieu vivant qui leur faisait du bien depuis le ciel. Et de même, lorsque les barbares du Nord sont arrivés plus tard, ils croyaient, malgré toutes leurs superstitions, en une Providence invisible et en la loi morale. Mais nous arrivons à une époque où le monde ne reconnaît pas nos premiers principes. Bien sûr, je ne nie pas que, comme dans le royaume révolté d'Israël, il y aura un reste. L'histoire de Elie est ici d'une grande consolation pour nous, car il lui fut dit du ciel que, même à cette époque d'apostasie idolâtre, il y avait sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal. A plus forte raison peut-on s'attendre, maintenant que notre Seigneur est venu et que l'Evangile a été prêché au monde entier, à ce qu'il y ait un reste qui appartienne à l'âme de l'Eglise, bien que leurs yeux ne soient pas ouverts à la reconnaissance de qui est leur vraie Mère. Mais je parle d'abord du monde éduqué, scientifique, littéraire, politique, professionnel, artistique, et ensuite de la masse de la population urbaine, des deux grandes classes sur lesquelles tourne la fortune de l'Angleterre : l'Angleterre pensante, parlante et agissante. Mes frères, vous entrez dans un monde, si les apparences actuelles ne trompent pas, tel que les prêtres n'en ont jamais connu avant, c'est-à-dire dans la mesure où vous y entrez, dans la mesure où vous allez au-delà de votre troupeau, et dans la mesure où ce troupeau peut être en grand danger de tomber sous l'influence de l'épidémie qui sévit.

Que la discipline d'un séminaire soit exactement celle qui convient pour faire face à l'état actuel des choses, ce n'est pas à moi d'essayer de vous le suggérer maintenant - vous qui avez des conseillers bien meilleurs et bien plus autorisés - mais on me permettra peut-être de suivre ce que j'ai dit jusqu'aux conclusions qui semblent en découler.

1. Un séminaire est la seule véritable garantie pour la création de l'esprit ecclésiastique. Et c'est l'arme principale et véritable pour faire face à l'époque, et non la controverse. Bien sûr, chaque catholique devrait avoir une appréciation intelligente de sa religion, comme le dit saint Pierre, mais la controverse n'est pas l'instrument qui permet de résister au monde et de le vaincre. C'est ce que nous verrons en étudiant cette épître, qui a une autorité propre, puisqu'elle a été mise par le Saint-Esprit dans la bouche de celui qui était le chef des Apôtres. Ce qu'il adresse à tous les Chrétiens convient particulièrement aux prêtres. En effet, il l'a écrit à une époque où les devoirs des uns et des autres à l'égard du monde païen étaient les mêmes. Tout d'abord, il leur rappelle ce qu'ils sont réellement en tant que Chrétiens, et nous devrions certainement considérer ces paroles comme s'adressant tout particulièrement à nous, ecclésiastiques. « Vous êtes une génération élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis. » (1 P. 2, 9).

De cet esprit ecclésiastique, je ne mentionnerai que l'esprit de sérieux ou de recueillement. Nous devons prendre l'habitude de sentir que nous sommes en présence de Dieu, qu'il voit ce que nous faisons, et aimer qu'il en soit ainsi, aimer le savoir, se réjouir de cette pensée : « Toi, Dieu, tu me vois. » Un prêtre qui ressent cela profondément ne se conduira jamais mal dans une société mélangée. Cela l'empêchera d'être trop familier avec l'un ou l'autre de ses concitoyens ; cela l'empêchera de parler trop souvent, de façon imprudente ou malavisée ; cela lui apprendra à dominer ses pensées. Ce sera un principe de détachement entre lui et son propre peuple, car celui qui est habitué à s'appuyer sur le Dieu invisible ne pourra jamais vraiment s'attacher à l'une de ses créatures. Ainsi se crée une élévation d'esprit qui est la véritable arme dont il doit user contre l'infidélité du monde. (D'où ce que dit saint Pierre : 1, 2, 12. 15 ; 3, 16).

Or, je considère que c'est là l'arme véritable pour faire face à l'infidélité du monde

2. Ensuite, le plus important dans cette même guerre, et vous verrez ici aussi comment cela est lié à un Séminaire, c'est une connaissance solide, exacte, complète de la théologie Catholique. Bien qu'elle ne soit pas matière à controverse, c'est la meilleure arme (après une vie saine) dans la controverse. Tout enfant, bien instruit dans le catéchisme, est, sans qu'il le cherche, un véritable missionnaire. Pourquoi donc ? Parce que le monde est plein de doutes et d'incertitudes, et de doctrines inconséquentes - une idée claire et conséquente de la vérité révélée, au contraire, ne peut se trouver en dehors de l'Église catholique. La cohérence, l'exhaustivité, est un argument persuasif en faveur de la véracité d'un système. S'il est incohérent, ce n'est certainement pas la vérité.²

CHRETIENS ET EUROPE

L'UE ultime rempart de l'État profond

Général (2S) Henri Roure. – n°2 sur la liste UPR de F. Asselineau

Les dirigeants de l'ouest européen, pour la plupart soumis intellectuellement et culturellement à des principes et conceptions venus d'ailleurs, ne possèdent pas la dimension suffisante pour assurer avec sagacité l'indépendance et la gouvernance de leurs pays. Ils sont habitués à servir des idées qui ne sont pas les leurs. En conséquence ils mentent à leurs peuples dont ils ne cherchent pas à défendre les orientations profondes. Choisis par la Caste, ils ne peuvent pas agir autrement. Ils le font d'une manière tellement excessive et répétée qu'ils se sont intoxiqués eux-mêmes. Ils se comportent en idéologues. Or, ils sont aujourd'hui confrontés au réalisme d'une nouvelle administration étatsunienne qui a parfaitement admis que les États-Unis n'avaient plus les ressorts nécessaires pour mener une guerre par procuration en Ukraine. Le président Trump et son équipe ont plus généralement

² [Résumé sur la dernière page du manuscrit]

1 L'induction de l'infidélité.

Pourquoi pas par la science?-si ce n'est pas la science, tant pis pour la probabilité pour la probabilité religieuse...

2 Une infidélité persécutrice, parce qu'elle est pure

3 La crainte

1. Ici, notre croissance même est contre nous. Elle commence à nous craindre. Les Anglais

sont cruels quand ils ont peur.

2. La tolérance n'existe que lorsque nous faisons la moitié du chemin.

4. Jusqu'à présent, les anglicans, etc., ont servi de refuge, mais mais c'est en train de disparaître.

5 Publications bon marché - arguments populaires

6 Et des histoires contre le catholicisme et des scandales.

compris les conséquences suicidaires de la recherche obstinée d'un monde unipolaire. Ils ont donc brutalement changé de paradigme laissant les Européens déconcertés et orphelins d'un tuteur.

Bien qu'à la tête de gouvernements, ils sont les derniers à croire à leur propre discours belliciste et accusateur de Poutine. Ils ne réalisent pas que seuls leur font encore crédit les fanatiques du fédéralisme européen et le reliquat d'un État profond, dont ils relèvent toujours. Ils croient encore à l'avenir de ce système terriblement malmené outre-atlantique, là où il est né et là où il meurt. Ils sont ainsi isolés dans le vaste monde à regarder la Russie comme un ennemi désirant déverser ses hordes sur leurs États. Ce discours d'action psychologique ou plutôt d'endoctrinement est éventé. Le matraquage idéologique a fait son temps. L'affaire de la vaccination à ARN messenger lors de la pandémie de la COVID 19, déclenchée par le Dolder club et la Caste maîtresse des fonds de pension et des médias, s'est révélée comme une vaste escroquerie. Elle était destinée à tester les ressorts possibles d'un gouvernement mondial. Une étape ratée en somme. Elle a contribué à leur discrédit, tout comme, dans d'autres moments, leurs grandes phrases sur la nécessaire solidarité entre pays de l'UE et l'encensement de l'Occident.

La raison de cette hostilité maintenue contre la Russie est simple. Elle assoit l'illusion d'une unité européenne. Cependant, le pays concepteur de la doctrine provocatrice de référence n'en veut plus. Il était pourtant l'émetteur de ce défi lancé à la Russie. Son nouveau gouvernement a carrément changé ses objectifs et préfère porter son investissement sur les États-Unis eux-mêmes plutôt que s'épuiser dans des actions soulevant partout inimitié et rejet. Le nouveau président a même reconnu que la guerre en Ukraine résultait d'une provocation de la Russie destinée à justifier la poursuite d'une usante ambition hégémonique. La Russie a réagi avec efficacité et mené des opérations bien ciblées en Ukraine et ailleurs, notamment sur le continent, démontrant une puissance technologique, un savoir-faire et une résilience que le pseudo-Occident, méprisant, n'imaginait pas.

Le nouveau président sait que les États-Unis sont confrontés à l'intérieur à des difficultés considérables et que leur politique étrangère a réuni contre eux des concurrents imposants. Il lui faut véritablement restaurer la société et l'économie états-uniennes. En conséquence, il a conclu que certaines aventures renforçaient, en réalité, inimitié et rejet de son pays. Il a donc décidé de revenir à une vision isolationniste et continentale de sa politique extérieure.

Il sait par ailleurs que la Russie n'a ni la volonté ni les moyens d'engager un conflit avec l'Occident. Comment le pourrait-elle alors que sa population est

vieillissante, comme la plupart des populations occidentales? Elle n'a certes pas mis toute sa puissance militaire en oeuvre dans son opération militaire spéciale, mais face à d'autres armées modernes répondant à une supposée agression, elle rencontrerait des difficultés rédhibitoires. Elle n'a plus d'idéologie à exporter et les Russes désirent profiter des bienfaits du progrès. Mais surtout elle dispose sur son immense territoire, le plus étendu au monde, de toutes les matières premières et les richesses pour son développement. Il suffit désormais de les exploiter. Elle n'a vraiment aucune raison de faire la guerre. Quel serait son objectif? Après avoir réintégré en son sein ses enfants séparés par des frontières dessinées lors d'une époque où elles n'étaient qu'administratives, elle ne désire qu'une chose, reprendre des relations de partenariat avec l'Europe de l'Ouest. Comme Trump, Poutine est un patriote et un pragmatique.

Reconnaissant que le projet d'intégration de l'Ukraine dans l'OTAN avait été à l'origine du conflit, le président Trump a ainsi initié un changement fondamental dans la façon états-unienne de regarder le monde et d'y agir. Les Européens sont restés sur l'ancienne conception. Elle leur était pratique pour leur ambition fédéraliste. Elle semblait solide et confortable. Ils croyaient être des partenaires des États-Unis, alors qu'ils n'étaient liés à eux que par subordination et par la même acceptation de cet État profond ambitieux, imaginé, de longue date, par une caste d'outre-atlantique où elle imposait ses règles.

Il faut donc admettre que l'État profond transatlantique est terriblement bousculé aux États-Unis sous les coups d'un président et d'une équipe lucides sur la situation du pays et sur l'inévitable extension de la multipolarisation du monde. Le système se réfugie donc dans l'UE et au Royaume-Uni où il use en vain ses dernières munitions. Il va naturellement s'y effondrer avec la fin de l'appui paternaliste états-unien, le déclin ou la disparition de l'OTAN et la révolte populaire contre le fédéralisme européiste.

La volonté guerrière telle qu'exprimée par les dirigeants européistes se trouve ainsi en contradiction fondamentale avec le futur panorama des relations sur le continent. De plus la situation financière et économique globale dégradée, les problèmes sociaux et sociétaux, s'ajoutant à la fausseté de l'analyse de la menace, auront des conséquences inévitables sur la montée en puissance souhaitée des armées.

Le discours radicalisé des principaux dirigeants européens manifeste davantage leur dépit que leur intention guerrière. Peut-être aussi l'espoir que ce qui se passe aux États-Unis ne soit qu'une parenthèse qui sera rapidement fermée. Ils n'ont

cependant pas les moyens de mettre leurs pensées rageuses en application. Malgré tout ils essaient de justifier leur analyse et surtout de nous faire croire, contre toute évidence, à une Russie menaçante. Derrière leur agitation fébrile, ils tentent envers et contre tout de faire survivre l'idée d'un fédéralisme européen. Ils espèrent rassembler les populations de 27 États, plus un, dans un esprit de défense. C'est absurde. Si une nation peut montrer sa solidarité face au danger extérieur, il est utopique d'imaginer que tous ces peuples divers aux intérêts contradictoires, aux cultures, aux langues différentes et surtout aux philosophies et aux amitiés propres, se rassemblent pour faire face militairement, ensemble, à un pseudo-danger. Cette idée s'avère d'autant plus illusoire que leur seul fédérateur militaire et géopolitique résidait dans la protection états-unienne au travers de l'OTAN. Espagne, Italie, Grèce et France, voire Portugal font face à un front méditerranéen bien plus dangereux et proche que ne l'est pour ces pays la zone conflictuelle lointaine du nord du continent.

Parfois conscients d'une situation qui leur échappe, les dirigeants actuels voudraient retrouver le minimum d'importance qu'ils avaient lorsqu'ils assistaient les États-Unis dans leurs dérives conquérantes. Ils voudraient ainsi s'insérer dans les négociations sur un cessez-le-feu en Ukraine et participer au maintien de la paix quand elle sera signée. Ils se leurrent. Je n' imagine pas la Russie accepter que ces pays qui se sont montrés si hostiles à son égard, prennent place dans des négociations et envoient des forces dans une éventuelle mission de maintien de la paix. De plus Poutine sait la faiblesse de l'UE et l'incongruité de l'idée d'un réarmement voulu dissuasif mais ne pouvant se réaliser que dans le long terme. Je remarque aussi que le Royaume-Uni a retrouvé son animosité séculaire à l'égard de la Russie. Il est vrai que le revirement états-unien constitue pour Londres un affaiblissement du rôle de la City concomitant avec celui de l'État profond. Il n'est donc pas étonnant que le Royaume-Uni de Keir Starmer, privé d'une guerre prédatrice contre la Russie, se soit rapproché de la France européiste d'Emmanuel Macron, pour inciter l'UE à une campagne de réarmement dont inévitablement la City bénéficierait.

Les européistes et leurs chefs forment désormais le reliquat de cet État profond. Ils n'ont aucune chance de s'établir dans la durée. Ils se posent en ennemis de la paix dans la continuité des menées anciennes d'un Occident qu'ils prétendent toujours représenter. Il est vrai que chez nous, le président actuel n'a pu parvenir au pouvoir et s'y maintenir que par la diffamation de ses adversaires, le chantage, les crises et la diffusion de la peur. Il est le pur produit de cet État profond. Pour lui

et les dirigeants européens qui lui sont proches, il semble donc que la préparation à une guerre pourrait présenter des vertus unificatrices. Elles sont au contraire source de dislocation !

À vrai dire, il ne peut y avoir de système européen de défense, une sorte de succédané d'OTAN. L'OTAN fonctionne jusqu'à ce jour sous la direction sans partage des États-Unis et selon leurs vœux. Cette organisation n'est pas une démocratie, mais une machinerie soutenue par l'État profond et au service des intérêts étatsuniens.

Je vois mal, après un retrait des États-Unis, un système visant à la remplacer où il n'y aurait aucune puissance dominante imposant sa ligne géopolitique. Une alliance européenne serait donc vouée à des tractations et à l'inefficacité. Elle ne pourrait exister que sous forme d'armée unique, c'est-à-dire à la condition sine qua non que l'UE devienne un État avec un gouvernement fédéral. J'en conclus donc que les tentatives actuelles cherchent par le biais militaire à créer cet État européen pour lequel, pourtant, personne n'acceptera de mourir!

La CEE, nous le savons désormais a reposé sur un mensonge pour justifier sa création. Les personnages comme Monnet et Schuman, aux ordres de l'impérialisme étatsunien de l'époque, ont donné comme principal argument à cette réunion de nations, l'assurance de la paix. Nous pouvons constater ce qu'il en a été. Seule la démocratie est ferment de paix. Il ne peut y avoir d'outil de défense commun. La CED a été récusée. Vouloir la ressusciter relève d'une vision passiste et d'une incompréhension du monde qui vient.

Cette frénésie guerrière se heurte d'ailleurs à des impossibilités et à des vérités absolues. Je pourrais certes me réjouir de cette volonté affichée de renforcer notre défense, pourtant je suis inquiet de la manière qui semble envisagée et des moyens souhaités pour tenter de donner une existence à ce projet qui, à l'instar de ce que disait le général de Gaulle au sujet de la CED, serait un « protocole d'abandon ».

Autant je souhaite un réarmement de précaution, autant il me paraît déraisonnable de l'orienter à partir de ce qui s'est passé durant la guerre OTAN/Ukraine-Russie, contre ce que nous appelions autrefois diplomatiquement l'ennemi conventionnel, mais surtout avec les intentions sous-jacentes que je viens d'évoquer. Les divisions blindées ont vécu...

Les menaces qui pèsent sur la France sont ailleurs et d'une autre nature qu'en Centre-Europe. Il me semble aussi très dangereux de faire ce réarmement en partage avec nos voisins. La souveraineté est un tout et nécessite la propriété complète de toutes les composantes de la défense. Les grands serviteurs de

l'époque gaullienne l'avaient parfaitement compris et nous ont légué les moyens de notre indépendance. Le général de Gaulle savait aussi que, pour être maîtres de notre destin, il fallait s'affranchir de l'OTAN. Ce qui fut fait. Cette logique a été récusée par les complices des États-Unis de l'époque dès qu'ils ont pu accéder au pouvoir. La réintégration de notre pays dans la partie militaire de l'Alliance atlantique, après 44 ans d'absence, nous a conduits à la situation d'aujourd'hui.

Nous avons vu les conséquences de la vente de la branche énergie d'Alstom aux États-Uniens, tout comme d'Excellia ou de Latécoère et, aujourd'hui, le risque sur notre liberté d'emploi de nos meilleurs outils opérationnels que fait peser la cession de LBM Aerospace. Chez nos voisins, nous savons leur soumission aux États-Unis en matière d'emploi d'armement. L'avion F35 dont l'informatique est contrôlée à partir d'une base sur le sol de ce pays est un exemple proche de la caricature. Pour la France, grande puissance, le réarmement ne peut se faire qu'au sein de la nation avec des matériels nationaux ou construits en coopération avec quelques pays dans une totale égalité et avec des règles juridiques appropriées. Pour la plupart des membres de l'UE, cette dépendance à l'égard des États-Unis perdurera quand bien même les États-Unis n'assureront plus leur sécurité.

Je reviens brièvement sur un autre principe d'évidence, exemplaire de la nécessité de disposer d'armes conçues et produites en France. Notre dissuasion nucléaire ne peut s'appliquer qu'à la France et à la défense des intérêts vitaux de la nation. Elle s'appuie sur la sacralisation de notre sol et de notre peuple. Ce principe ne peut être étendu à aucun autre pays, que ce soient les pays baltes, l'Ukraine, la Pologne, la Moldavie ou même l'Allemagne. Le faire mettrait en péril notre propre territoire sans que nos intérêts aient eux-mêmes été menacés et rendrait caduc tout l'argumentaire sur lequel repose la dissuasion. La bombe serait banalisée.

La vie d'un citoyen français est sacrée, elle ne peut être risquée que pour quelque chose de sacré. Un citoyen français ne peut mourir au combat que pour le drapeau symbole de la Patrie.

Je crois donc à la survenance de rapports nouveaux. Les peuples vont revendiquer le retour à la souveraineté nationale. Cette restauration de la démocratie mettra un terme aux délires supranationaux et aux perspectives irrationnelles qu'ils engendrent. Avec le renouveau des souverainetés et de la démocratie, la paix davantage que la guerre, le dialogue bien plus que les imprécations, pourront devenir des objectifs.